

À propos des dauphins — Fanbase & addiction

Camille Brunel

Auteur et militant animaliste, Camille Brunel met en scène une littérature combative dans laquelle la relation prédatrice des hommes aux animaux est la problématique centrale.

Ses protagonistes sont des porte-paroles radicaux de la cause animale, dénonçant les modes de consommation des sociétés contemporaines et affirmant l'urgence d'une prise de conscience collective, seul moyen de mettre fin à l'exploitation des animaux non humains.

Camille Brunel a écrit trois romans : *La guérilla des animaux* (2019), *Les métamorphoses* (2020) et *Après nous, les animaux* (2020). La guérilla des animaux lui a permis de remporter le Grand Prix du premier roman de la Société des gens de lettres en 2019. Il est également spécialiste du cinéma, dont il questionne les engagements dans la cause animale (*Le cinéma des animaux*, 2018).

En juin 2019, la version *kids* du beau magazine suisse *Salamandre*, la *Petite salamandre* (« la revue des enfants curieux de nature ») consacrait sa une à la tortue terrestre. Ma nièce Lola, que j'y ai abonnée, n'a pas prêté attention une seule seconde à la jolie tortue Hermann en couverture, et m'a aussitôt montré le dauphin, en quatrième.

« Oui mais le dauphin, c'est ce qu'il y aura dans le prochain numéro, ma chérie. »

Elle a eu l'air déçu. Le dauphin l'électrisait ; la tortue, pas du tout. Pourquoi tant d'enthousiasme ? Qu'est-ce qui séduit tant les petites filles chez les dauphins ? Lola n'en a jamais vu en liberté, ni vu le moindre épisode de *Flipper* (moi non plus d'ailleurs), ni *Sauvez Willy* ou *L'incroyable histoire de Winter le dauphin*. Elle est allée une fois observer les condamnés du parc Astérix, et n'en a pas tiré d'émerveillement spécifique ; elle en a d'ailleurs moins parlé que des manèges.

Les fillettes aiment les dauphins, c'est connu. Plus exactement : elles aiment les chevaux et les dauphins. Cette attirance est genrée, et gênante en tant que telle : il ne doit pas y avoir besoin de chercher longtemps pour trouver un personnage masculin dans un film ou une série chez qui l'intérêt pour l'une de ces deux espèces annonce l'homosexualité. Les garçons sont plutôt conditionnés pour aimer dinosaures et carnivores, tigres, lions, jaguars. Viande, puissance, vitesse. On leur apprend à s'identifier aux prédateurs, à inhiber leur empathie pour les proies afin de mieux s'affirmer comme leaders à l'avenir : une fois qu'on a noté cela, la caractérisation féminine des chevaux et des dauphins surprend moins.

Le cheval est une proie : aux cours d'équitation, on entend souvent parler des réflexes pouvant découler de cet héritage qui rend les montures spécialement craintives. Mais le cheval n'est pas le buffle ou la sardine, le koala ou la musaraigne : c'est une proie aux cheveux longs et aux courbes affirmées. Mâle ou femelle, il est toujours efféminé — à moins d'être de ces lourdes bêtes de trait auxquelles on ratiboise la crinière ; mais ce ne sont pas celles-là qui font la une des journaux pour adolescentes. Le cheval est capable de se défendre mais jamais d'attaquer : il est le symbole de la femme adulte à destination des fillettes ; et les petits poneys se vendent à côté des Barbies.

Tout cela, ma nièce ne le sait pas, évidemment. Le sent-elle ? Peut-être même pas.

Le cheval est surtout herbivore, et son calme apparent le range du côté des valeurs traditionnellement associées aux femmes. C'est ici que le dauphin, carnivore, devrait surprendre à ses côtés. Mais une idée reçue le place, malgré tout, du côté du végétarisme aussi : le dauphin est l'adversaire du requin, carnassier par excellence. Associé à la viande, donc à la virilité. Le requin apparaît moins comme un mangeur de poisson que de viande rouge, la nôtre ; et voilà le dauphin catalogué « végétarien », presque herbivore comme le cheval, lui qui pourtant se repaît volontiers des mêmes animaux que son archaïque rival.

Et dans *La petite sirène*, l'adaptation Disney de 1989, le char du roi Triton n'est pas tiré par des chevaux, mais des dauphins — détail incongru sachant qu'il s'agit d'un univers où de nombreux poissons sont doués de parole. On n'ose le dire, et pourtant : si chevaux et dauphins sont à ce point associés à l'éducation des petites filles, c'est aussi parce qu'ils sont réputés dociles. À l'inverse des dinosaures.

Il y a presque quelque chose d'une injonction au sourire faite malédiction dans la forme du rostre des dauphins, qui n'est pas pour rien dans la sympathie immédiate de l'espèce auprès des enfants, sourire de clown moins triste qu'inoctensif, masque des captifs de delphinariums ne pouvant exprimer leur détresse qu'en flottant à la surface de leur piscine, quand plus personne ne regarde. Le temps du show, par anthropomorphisme, on analyse la ligne montante séparant leurs mâchoires comme la marque d'un bien-être de primate capable de tirer sur ses zygomatiques, alors qu'un dauphin furieux ou dépressif aura toujours la même tête affable. Leurs yeux assez bas leur donnent un air bonhomme, leurs nageoires pectorales toujours ouvertes appellent une accolade ou un câlin permanent. La tortue Hermann est plus mal lotie, la pauvre, avec son air de grand-mère peu commode quel que soit son état d'âme, et ses petites pattes rabougries collées au sol.

On sait pourtant que les dauphins ne sont pas commodes non plus. Ils représentent la mort pour de nombreux poissons qui, eux, ne peuvent se payer le luxe d'inspirer la sympathie aux enfants — malédiction cette fois d'une bouche dirigée vers le bas chez les saumons, les sardines, les maquereaux, et donnent aux proies du dauphin l'air de constamment tirer la gueule. Antipathique et de surcroît muettes, elles ne risquent pas d'éveiller la compassion ; là où le dauphin semble capable de rire, de pépier, de communiquer son exubérante vie intérieure aux animaux terrestres que nous sommes. Le bruit de son sonar, nous l'entendons à peine, ou très rarement : pour quiconque vit sous l'eau, et respire avec des branchies, c'est un sifflement qui doit faire l'effet du tyrannosaure aux visiteurs de *Jurassic Park*.

Pas question cependant de dénigrer le dauphin au nom du droit de ses proies à disposer d'elles-mêmes ; et s'il a autant de succès dans les livres pour enfants, c'est aussi parce qu'il permet, avec l'éléphant et le gorille, d'initier à l'idée qu'il puisse exister des personnes dans d'autres corps que l'humain — ce qui serait plus difficile à démontrer en passant par la chouette, l'axolotl ou la pieuvre. Comme nous, les dauphins vivent en famille, éduquent leurs petits, aiment la mer ; surtout, ils font partie de ces rares animaux dont on a très vite documenté le jeu plutôt que de s'en tenir à la chasse. Depuis des siècles, le requin se signale aux humains par des morsures, et le dauphin, par son passage anodin aux côtés des navires. Il n'en fallait pas plus. Si les carnivores sont destinés à la formation des mâles dans les sociétés genrées, c'est qu'il est plus facile de les montrer à la chasse qu'en train de socialiser, jouer ou prendre soin des juvéniles.

Tandis que le jeu, chez les grands prédateurs, commence à faire l'objet de documentaires, le mouvement s'inverse peu à peu, le genrage des espèces s'estompe ; en même temps, côté dauphins, le masque tombe ; l'annonce des méthodes nuptiales de certaines sous-espèces — des regroupements de mâles autour d'une femelle isolée de force — en a bien écorné l'image. Même si la *Petite Salamandre* n'en parle pas, évidemment (encore heureux).

Ceci étant dit, le dossier n'était pas genré du tout pour autant. Je ne peux donc que m'interroger sur l'enthousiasme suscité chez Lola et me demander si sa réaction était une réaction de petite fille, ou d'enfant ; mais je crains que les cartoons aux couleurs criardes que sa grande sœur lui fait découvrir sur Netflix n'aient déjà fait leur office — à base de fées, de licornes, récemment d'une créature mi-poisson, mi-poney (chimère mauve et rose vif aperçue dans les « *Hatchimals* »), ou même de la Pat Patrouille, sa préférée, bande de super-chiots dont la seule femelle est en rose. Pas de requins là-dedans, seulement des dauphins caquetant et souriants — l'un des épisodes les voit voler au secours d'une baleine prise dans une marée noire.

Quand le numéro « dauphins » est enfin arrivé, j'ai pris soin de lire l'intégralité du dossier à ma nièce, où l'animal était rigoureusement mixte, pour ainsi dire. On s'intéressait à son comportement, son langage, sa biologie : *Petite Salamandre* ne proposait rien d'autre, et le bleu ne tenait qu'à la couleur de l'eau. « Le dauphin et ses copains », « Grands aventuriers », « Tous à la pêche », « Joyeuse troupe »... et cette précision éthologique qu'on n'aurait jamais lue à l'époque de *Flipper*, ou même de *Sauvez Willy* : « Chaque dauphin a son propre sifflement, qui permet aux autres de le reconnaître. Quand il s'exprime, il se présente en poussant un sifflement personnel. Comme un prénom ! On l'appelle la signature sifflée. La maman l'enseigne à son petit. » Le magazine est à destination des 4-7 ans. Combien d'adultes ignorent encore que les prénoms ne sont pas le propre de l'Homme ?

Né 28 ans avant Lola, je n'ai pas eu la chance d'accéder à cette déconstruction du dauphin aussi tôt, et mon goût pour les cétacés n'est venu que plus tard — après une longue fascination assez classique pour les tigres, dont je me réclamaï en commandant toujours des steaks saignants dans les longues années qui précédèrent mon végétarisme.

Je me suis de nouveau passionné pour les cétacés quand j'ai compris qu'il en vivait dans les eaux européennes aussi. Pour une raison obscure, je m'étais figuré qu'ils n'existaient que loin, sous les tropiques, et que les étendues marines telles que la Manche ou la Méditerranée n'abritaient pas de vie, sinon quelques poissons grisâtres — muets et antipathiques. Ayant compris cela, l'objectif a été de les rencontrer, hors de toute considération biologique ou éthologique. De faire l'expérience de leur réalité, rien d'autre. C'était vraiment voyager sur une autre planète, et rechercher ces extra-terrestres que je m'étais toujours figurés trop lointains. Mais les dauphins sont des divas.

A Ullapool, dans les Highlands, ce sont des marsouins qui se sont approchés, plus lents que les dauphins ; plus fragiles et nonchalants, et qu'à l'inverse de leurs cousins, on entend aussi inspirer lorsqu'ils font surface. Un an plus tard, à Tobermory, dans les Hébrides, les dauphins communs étaient là, leur bande blanche sur le ventre, en clan, à l'avant du bateau sur la proue duquel j'avais eu la permission de m'allonger à plat ventre : et je les ai entendus siffler, découvrant la présence d'intelligences et de personnes sous-marines avec le même bonheur que si j'avais découvert de la vie sur une autre planète. L'année suivante encore j'ai croisé, de retour des Orcades dans un ferry de nuit, le clan qui réside près du phare d'Aberdeen, bondissant dans la lumière d'un lever de soleil doré. Et puis au Canada, après plusieurs jours de kayak près de l'île de Vancouver : orques, baleines, otaries — et au loin, à la dernière heure, une frénésie d'ailerons à une centaine de mètres... Voyant les kayaks, ils ont fait demi-tour.

Chaque année, nouvelle tentative. Dans le golfe de Gascogne, où vivent des globicéphales, ç'aura été onze heures en mer pour un simple sifflement dans l'hydrophone. Échec monumental racheté dix mois plus tard à Chanonry Point, sur l'île Noire, où les membres d'une colonie de grands dauphins — une demi-tonne : gros comme des chevaux, les plus gros du monde — chassèrent leur saumon à quelques mètres de la plage pendant trois heures. Si proches que je les vis régurgiter le poisson, jongler avec pour le retourner, et éviter de se blesser la gorge avec les ailerons au moment d'avalier. Puis j'ai eu la chance d'en revoir au Bélize, passants inattendus près du bateau qui nous ramenait d'un sanctuaire de lamantins. Je suis retourné à Chanonry Point six mois plus tard, où je n'ai vu que quelques phoques.

Comme le dit un de mes camarades kayakistes de l'île de Vancouver, « *orcaism is a real thing* » : soit la décharge de dopamine, ou d'adrénaline, que sais-je, ressentie lorsqu'un cétacé daigne faire surface auprès de nous. C'est une addiction, comme la drogue, l'alcool, la cigarette et le jeu, peut-être la moins nocive — quoique le *whale watching* coûte cher, du voyage sur place jusqu'au prix de l'excursion. À l'exception de Chanonry Point, ces rencontres du troisième type ne durent jamais que quelques minutes. Mais elles contiennent plus de bonheur que tous les mois qui y conduisent.

Loin de l'enfer des sociétés humaines qui les photographient pour en faire des outils du patriarcat ou les séquestrent pour tirer du fric, les dauphins restent ce que nous connaissons de plus proche des anges, arpentant un royaume qui nous échappe, royaume des cieus inversé où ils évoluent avec une liberté totale, et une apparente insouciance qui nous sort momentanément du sentiment prégnant que la vie terrestre a perdu de sa grâce. Ils savent que nous sommes là, peut-être ont-ils

accès à la pulsation de nos veines pour peu que nous soyons dans l'eau à portée de leur sonar ; et leur indifférence nous régénère.

En 2017, c'était Emmanuelle Favier qui en parlait le mieux, dans *Le courage qu'il faut aux rivières* (Albin Michel, 2017) : « Rouvrant les yeux elle ne vit que des visages qui brillaient d'un bonheur enfantin. Elle regarda alors dans la direction que montraient les doigts tendus, bien au-delà de sa pauvre personne qu'ils traversaient comme une brume. Elle vit des ailerons scintiller dans la lumière d'automne, et d'un coup la joie remplaça l'anéantissement. Des dauphins s'approchaient du bateau. Bientôt ils furent une demi-douzaine à en suivre les flancs, jouant avec l'étrave ; leur masse d'un doux gris luisant jaillissait avant de replonger sous la coque, ils soufflaient de radieuses bouffées d'écume et concentraient tout l'espoir et la vanité de l'univers dans l'évidence ludique de leur présence. L'impression d'un bref répit, d'une pause dans son enfer intérieur, la réchauffait et mettait un peu de rose à ses lèvres d'ordinaires fondues dans la pâleur du visage. Puis les dauphins repartirent, lassés ou repus, et tous ces étrangers qui n'auraient pas échangé un regard se sentirent unis par l'exultation simple qu'avait suscitée cette apparition. » •